

Zeitschrift: L'ami du patois : trimestriel romand
Band: 10 (1982)
Heft: 2

Artikel: Récit : la pénitente
Autor: Clef. / Kolly, G.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-240428>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

RECIT

La pénitente

Thomas, célibataire endurci, amant de la belle nature, chassait le chamois dans les parages du Kaiseregg, la montagne reine. Solitaire mais sans misanthropie, il aimait s'évader de la plaine pour vivre comme un rêve intérieur, là-haut plus près du ciel.

Au pied d'une paroi de rochers, il s'assit philosophiquement, sortant de son bissac quelque nourriture, lorsqu'à petite distance surgit une belle jeune fille, vêtue de blanc, et dont la chevelure de jais tombait, en longues mèches, sur son épaule. Pieds nus, elle venait à lui, déambulant, comme une somnambule, la vire étroite et gazonnée de la paroi rocheuse. Elle passa si près de lui que sa robe le frôla. Elle répondit même à son salut par une inclination muette de la tête. Il la suivit des yeux jusqu'à l'instant où le tournant de la vire la déroba à ses regards. Thomas étonné ne pouvait s'expliquer sa présence en ces lieux. D'où venait-elle, où allait-elle, cette jouvencelle, cette blanche apparition de songes dorés ? Il se frotta les yeux, se leva et courut jusqu'au bout de la bande herbeuse pour revoir l'étrange fée. Ce fut en vain. Le mirage avait disparu. Bien inutilement, tout le reste de la journée, il grimpa de-ci de-là, le cœur et l'esprit pleins de la vision éthérée.



Il rentra fort tard, bredouille, l'âme vague, obsédée. Mais que lui importait son maigre tableau de chasse, tout son être ne tendait-il pas vers la délicieuse image qui hanta, cette nuit-là, son sommeil ?

Il lui tardait de revoir le jour, qui le poussa à nouveau vers les hauts rochers où la veille son cœur avait battu bien fort. Il retrouva la vire gazonnée, le roc surplombant, s'assit, attendit des heures et des heures... Elle ne vint pas.

— Je suis fou, pensa-t-il, comment viendrait-elle ici chaque jour? Je ne la reverrai plus jamais.

Il se leva, désabusé, sans savoir quelle direction prendre. Il descendit la pente, enjambant les cailloux, se laissant glisser dans les couloirs, levant par ci par là quelques chamois qu'il ne prit même pas la peine d'inquiéter. En peu de temps il fut au pied de la montagne.

Il faisait une journée étouffante. A l'ombre d'une grosse pierre plantée là, il se laissa tomber dans l'herbe, enclin au découragement le plus profond. Thomas aurait désiré mourir à cette heure.

L'instant d'après il vit quelqu'un avaler la pente, qui n'avait pas l'air d'un alpiniste bien entraîné. C'était un vieil homme à barbe blanche, septuagénaire au moins. Il glissait tantôt sur le derrière et tantôt sur le ventre, heureux quand il pouvait retomber sur les quatre pattes. Il avait un sac plein qu'il traînait après lui ou poussait devant lui. Il approchait avec beaucoup d'efforts sans s'apercevoir de la présence du chasseur. A quelques pas, il s'arrêta, tira de sa poche un morceau de pain noir et commença à manger. Thomas, qui n'avait rien pris depuis le matin, se sentit soudain une fringale au moins pareille à celle du vieux. D'instinct, il prit sa gibecière — un sac qui ne criait pas misère — s'assit près du nouveau venu et lui demanda:

— D'où venez-vous?

— De la ville.

— Que faites-vous ici?

— Je cueille des herbages.

— Quelles espèces?

— Des racines à neuf chemises (ail victorial), de l'impérataire (dyirâ), de l'alchimille argentée (porte-rosée) et de l'arnica (chouachi).

— Avez-vous faim?

— Oh! bien oui, en montagne l'appétit...

— Si le cœur vous en dit, vous pouvez m'aider à alléger ce sac qui me pèse à l'épaule.

— Ce n'est pas de refus. Que Dieu vous le rende, oui, que Dieu vous le rende!

Thomas deballa sur l'herbe: pain blanc, lard, saucisson, langue de porc fumée, côtelettes rôties. Débouchant une bouteille il versa à boire un vin vieux qui brillait dans les verres comme deux topazes.

Plaisantant, riant, buvant, comme deux amis retrouvés ils firent joyeux festin, se racontant mille choses, jusqu'à ce que l'invité déclara que, repu, il ne pouvait plus faire descendre une bouchée. Depuis des années, il n'avait fait si pantagruélique agape. Avec larmes, il remercia le chasseur de sa bonté, lui souhaitant de riches bénédictions et prit congé.

Thomas regagna les hauteurs, faire son coup de jeu, afin de ne pas rentrer les mains vides. En montant, le souvenir de l'homme aux herbages s'estompa peu à peu et fit place à celui de la blanche apparition. Sans le bien vouloir, il dirigea ses pas vers l'étroite bande gazonnée où il l'avait vue. A la même place il s'assit. Son regard allait de la paroi sévère aux chalets gris posés dans les pâturages tout là-bas. Des tintements grêles de sonnailles montaient paisiblement jusqu'à lui. Tout à son rêve, Thomas

regardait dans le lointain, Thomas pensait à elle.

Et soudain elle fut devant lui. Le soleil éclairait sa robe de neige qui devenait diaphane. Ses pieds nus et blancs comme un marbre effleuraient plutôt qu'ils ne touchaient le sentier. Tout son corps était nimbé de clarté comme celui des bienheureux. Elle était d'une beauté attirante, surnaturelle, divine. Un sourire de chérubin affleura aux commissures de ses lèvres lorsqu'elle dit :

— Thomas, je te remercie, tu m'as délivrée.

Lorsque le chasseur voulut placer un mot, la parole expira dans sa gorge.

Elle poursuivit donc :

— J'étais l'unique fille d'une famille riche et considérée. Mes parents m'entouraient. Je n'ai jamais connu ni la peine, ni la faim, ni le froid. J'étais choyée au-delà de tout. Au printemps de la vie Dieu me rappela à Lui. Je ne fus pas condamnée au juste jugement du Seigneur, mais j'étais sans mérites à ses yeux, n'ayant jamais souffert, n'ayant jamais rien fait de méritoire devant lui.

Je devais donc errer dans ces solitudes, supporter la faim, le froid, l'abandon jusqu'au jour où je fusse témoin d'une bonne action. Pendant des années je l'ai attendue, cette action rédemptrice. Ah ! combien de fois j'aurais voulu être témoin d'une bonne œuvre, d'un acte de charité ; mais les hommes passent devant les misères d'autrui sans les voir ou sans les soulager, ne songeant qu'à eux-mêmes.

Lorsque ce matin tu partageais ton repas avec le pauvre herboriste, j'étais debout à tes côtés, invisible à tes yeux. Mon âme s'est réjouie d'être témoin de ta charité. A présent mes peines sont finies, bien finies. Je mon-

te dans la demeure du Seigneur où je veillerai sur toi et prierai pour ton bonheur.

Alors la vaporeuse apparition, comme une vierge tutélaire, s'éleva vers la nue lentement, souriante, agitant ses mains bénissantes vers le chasseur sidéré, puis disparut.

Thomas rentra chez lui, bredouille encore, mais ivre d'un bonheur qui n'a pas de nom en ce monde. La belle enfant resta son seul et perpétuel amour. Amour platonique et pur fut celui qu'il voua à la mystique vierge qui hantait les hauts rochers du Kaiseregg. Il devint un heureux rêveur et, très avancé en âge, mourut d'une mort douce, celle d'un prédestiné.

Clef.

(D'après G. Kolly, traduit de l'allemand).

Anecdotes gruériennes

Dans un secteur du Jura bernois, un brave Gruérien montait la garde à l'entrée d'un parc où stationnaient des camions militaires. Il avait reçu la consigne de ne laisser pénétrer personne à cet endroit. Un homme se présente qui désire entrer dans le parc en question, sa propriété. Le factionnaire oppose sa consigne. L'individu insiste en disant :

— Je suis le syndic des Emibois, voyons...

Mais le soldat qui a compris : « Je suis le syndic ou le maire des « petits pois », répond avec esprit et candeur :

— Et vous seriez bien le roi des haricots, vous ne passerez pas, j'ai ma consigne.

Et le premier magistrat de la commune dut s'en aller.